

d'ouvrage. C'était le calvaire d'autrefois, après le départ de chez le contrebandier. " D'où sortez-vous ? Avez-vous des papiers ? Elle n'osait répondre.

L'ombre descendait doucement sur la rivière. Elle n'y prenait pas garde. Elle se disait que mieux valait en finir tout de suite, qu'elle n'avait plus besoin de vivre, puisque Charlot n'était plus là.

Elle n'aperçoit pas derrière elle un homme qui la regarde, qui suit ses mouvements et qui cherche à voir ses traits. Elle se lève, descend vers la berge, et, voulant mourir, se retourne pour s'assurer que personne ne l'en empêchera. Et deux exclamations s'échangent. L'homme et la jeune fille se sont reconnus, et l'homme se précipite vers Bertine.

— Bertine !

— Criquet !

C'était l'infirmier, en effet.

— Eh bien ! dis donc, Bertine, je suis arrivé à temps, hein ?

— Oui, dit-elle, sombre. Si tu n'étais pas venu, ce serait fini.

— Tu es malheureuse ?

— Oui. Tu ne sais donc rien de ce qui est arrivé ?

— Si, je sais tout, au contraire. Vois-tu, j'ai eu tort de ne pas vous suivre. Ah ! si c'était à recommencer !... Borouille m'a obligé à revenir avec lui à la villa du général. Nous avons failli être pincés. Depuis ce temps-là, je me cache... Oui, oui, je sais tout ce qui s'est passé à la Pierre-de-Marbre. Je l'ai lu dans un morceau de journal... Charlot est arrêté. Pourquoi ?

— Pour rien. Nous sommes si habitués aux injustices !

— Écoute, ma Bertine, j'ai été coupable, moi, puisque j'ai suivi Borouille ; mais, je te le dis, j'en ai assez. Je veux travailler à être honnête comme toi et comme Charlot... Eh bien ! j'ai une idée...

— Laquelle ?

— Tu as tort de te sauver. On te cherche peut-être, mais pas pour te faire de la peine. Eh bien ! mon idée, la voici : je vais aller jusqu'à la Pierre-de-Marbre. Je m'informerai de ce qui s'y passe. Je saurai ce que tu as à craindre et je viendrai te le dire. Mais tu vas me promettre de ne pas te jeter à l'eau.

— Oui. Mais si tu rapportes de mauvaises nouvelles, ce sera bientôt fini, va !

— Où pourrais-je te revoir ?

— Je couche dans une auberge tout près d'ici. Je te la montrerai.

Ils remontèrent ensemble.

— C'est là, dit-elle, en lui désignant une petite maison verte, avec des tonnelles.

— Dans trois jours, dans deux jours peut-être, je serai près de toi.

— J'ai assez d'argent pour vivre encore trois jours. Après...

Elle fit un geste significatif en montrant la Meuse qui coulait maintenant toute noire dans la nuit froide.

III

Le lendemain dans l'après-midi, Criquet arrive à la Pierre-de-Marbre.

Il a mendié le long du chemin. Il est infirme. On lui refuse rarement.

Assi au bord du bois, il dévore une croûte de pain. Puis, quand il a fini, il se dirige vers la ferme.

Marie-Thérèse l'aperçoit, le prend pour un mendiant et cherche quelques sous dans la poche de son tablier. Elle les lui tend. Il accepte. Mais, au lieu de partir, il attend, se dandinant tantôt sur sa bonne, tantôt sur sa mauvaise jambe.

— Que voulez-vous donc ?

— Vous dire deux mots, en secret.

Marie-Thérèse s'éloigne un peu avec lui.

— Parlez, personne ne peut nous entendre.

— Je sais que vous êtes une bonne femme et que vous ne voudriez pas me faire arriver de la peine. Je sais aussi qu'on vous a raconté notre histoire et que vous me connaissez de nom. Je suis Criquet.

— L'ami de Bertine ? l'ami de Charlot ? dit-elle avec vivacité...

Puis, tout à coup, avec une sorte de terreur, elle ajouta :

— Le compagnon de Borouille ! Que désirez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu ?

— Je suis venu vous dire que Charlot et Bertine ne méritent pas qu'on les emprisonne. Ils n'ont rien fait. Je suis venu vous dire que Bertine est désespérée et que, si personne ne vient à son secours, elle a pris la résolution de mourir. Elle allait se jeter dans la Meuse, simplement, quand je suis arrivé.

— Vous savez où est Bertine ? dit Marie-Thérèse avec joie.

— Oui. Je l'ai quittée hier soir, et elle m'attend. Si je ne lui rapporte pas une bonne réponse, si elle voit qu'elle est, de nouveau, abandonnée de tout le monde, alors, plouff ! Dans l'eau !

— Mais rien ne menaçait Bertine. Elle a eu tort de s'enfuir !

— Elle a peur. Elle est payée pour cela... Et je me suis dévoué, moi, au risque de tomber dans une souricière...

Il s'arrêta, en voyant deux hommes s'approcher de lui et de Marie-Thérèse. Vêtus de redingotes noires, portant la moustache, l'un des deux ayant en plus les favoris, ils n'avaient pas l'air de paysans, même endimanchés.

— En voilà, ça sent le roussin ; je m'en doutais, fit l'infirmier.

C'étaient deux agents, en effet, mais de ceux que Richard Larnaudet avaient envoyés à la recherche de Bertine. Ils étaient en surveillance à la Pierre-de-Marbre, pendant que leurs camarades battaient le pays aux alentours. Ils avaient le signalement de Bertine et de ses trois compagnons d'autrefois. De Charlot ils ne s'occupaient pas, puisqu'il était sous les verrous ; mais Borouille et Criquet étaient libres, et cela pouvait leur servir à retrouver les traces de la jeune fille. En apercevant l'infirmier, ils avaient flairé en lui Criquet, le boiteux, et rôdaient autour de Marie-Thérèse.

Marie-Thérèse leur avait donné l'hospitalité à la ferme, car Liette l'avait prévenue de leur mission pacifique.

Elle rassura donc Criquet,

— Ce sont des agents, en effet, dit-elle, mais vous n'avez rien à redouter d'eux...

Elle les appela. Ils s'approchèrent. Elle désigna Criquet :

— Ce garçon va vous conduire vers Bertine, dit-elle.

— Où se cache-t-elle ?

— Oh ! oh ! fit Criquet, je suis prudent, moi. Qu'est-ce qui me prouve que vous ne me trompez pas et que vous ne tromperez pas Bertine ?

— Tout simplement ceci, dit Marie-Thérèse : nous cherchons Bertine pour lui faire connaître son père et sa mère...

— Son père et sa mère ! Ah ! mon Dieu ! oui, oui, je vous crois... Vous n'oseriez pas abuser de ces deux noms-là pour me tromper. Et puis, j'ai confiance en vous, moi, dit-il, en s'adressant à Marie-Thérèse. Je vous conduirai auprès de Bertine quand vous voudrez.

Les agents avaient des instructions particulières de Richard Larnaudet. C'était à lui qu'ils devaient ramener Bertine, et Richard n'avait pas parlé de Liette. Ils télégraphièrent au banquier. Le soir même, Richard répondait qu'il prenait l'express pour Charleville et qu'il arriverait dans la nuit. Il leur donnait rendez-vous, à l'hôtel de France, le lendemain matin.

Le soir, les agents partirent en voiture avec Criquet et Marie-Thérèse. Celle-ci avait voulu les suivre. Elle avait pour Liette une amitié de sœur, et pour Bertine une tendresse de mère. Elle serait heureuse de leur bonheur à toutes deux ; et elle avait si rarement l'occasion d'être heureuse qu'elle désirait profiter de ces sourires et de ces larmes de joie, qui étaient son œuvre, à elle.

Bertine n'avait pas quitté la petite chambre de l'auberge où elle était descendue, quelques jours auparavant.

Ce fut là que Marie-Thérèse entra, toute seule. Bertine, assise près de la fenêtre, regardait toujours la Meuse, qui l'attirait.

— Bertine ! Mon enfant !

Elle se retourne, jette un cri et tombe dans les bras de la fermière.

— Oh ! maîtresse, vous êtes venue ?

— Mais oui, méchante enfant...

Et, au lieu de la gronder, elle l'attire sur ses genoux, la caresse. Bertine pleure. Elle la laisse pleurer. Bertine se tait. Une question est sur ses lèvres ; elle n'ose la formuler. Il faut que Marie-Thérèse devine :

— Charlot, n'est-ce pas ?

— Oui... Charlot !... Oh ! maîtresse, il n'est pas coupable, sauvez-le !

— Charlot sortira de prison dans quelques jours, demain peut-être.

— Vraiment ! Oh ! maîtresse, vous ne me trompez pas ?

— Et Charlot a trouvé dans le magistrat qui l'a interrogé, un protecteur qui désormais ne l'abandonnera plus.

— Ah ! fit Bertine, subitement redevenue pâle, et nous serons de nouveau séparés, et pour toujours, sans doute ?

— Oh ! vous, mon enfant, un bien plus grand bonheur vous est réservé.

Elle secoua sa jolie tête ; mais ses yeux questionnaient la pay-sanne.

— Il n'y a pas de bonheur pour moi loin de mon Charlot ! dit-elle. De quoi donc voulez-vous parler ? A quoi faites-vous allusion ?

— Je n'ai pas le droit de vous en dire davantage, mon enfant ; mais demain — demain sûrement — sera pour vous un jour de grande joie, et dont vous vous souviendrez toute votre vie.

Les deux agents étaient allés attendre Richard à la gare. Quant à Criquet, il était assis à la porte de Bertine et ne s'était pas montré.

Marie-Thérèse le fit entrer. Il sautilla jusqu'à son amie.

— Alors, tu es contente, ma petite Bertine ?

— Oh ! mon pauvre Criquet ! je serais morte, plutôt que de reparaître à la ferme !... Et elle l'embrassa.